LA GUERRE DU TRANSVAAL

Dans l'Orange

Les dépêches que publient les journaux anglais ce matin expliquent l'inaction, au moins apparente, de lord Roberts. Il se préoccupe d'abord du petit corps boer qui s'est établi à 16 kilomètres environ, à l'est de son camp, et construit des tranchées. Les avant-postes de lord Roberts se trouvent maintenant à moins de deux kilomètres de ces tranchées et la cavalerie du général French, dans une reconnaissance, a constaté qu'elles étaient défendues par de l'artillerie. Un combat est donc à prévoir avant peu de temps de ce côté. D'autre part, lord Roberts rencontre des difficultés dont un télégramme du *Times* porte la trace. Ce télégramme est daté d'Osfontein, 2 mars :

Les communications par télégraphe deviennent de plus en plus difficiles, au fur et à mesure que l'armée avance en pays ennemi. J'ai essayé d'arranger des relais, mais il est impossible d'assurer un service régulier sur une distance de plus de 80 milles.

Il est devenu presque impossible d'obtenir du fourrage pour les chevaux.

Les faits et gestes de l'ennemi ne nous sont pas très exactement connus, mais des commandos se meuvent sans cesse autour de notre armée, et nous nous attendons à une forte opposition de l'ennemi à Abram's Kraal, à 30 milles à l'est de Paardeberg, où, paraît-il, le général Joubert est en train de concentrer une armée formée de toutes les forces de Ladysmith et des débris des forces de Modder-River.

Le président Steijn est arrivé au camp boer d'Abram's Kraal dans la matinée du 27. Il a harangué les Burghers, les exhortant à se souvenir de Majuba et à délivrer Cronjé.

Les prisonniers boers, qui sont encore ici, passent leur journée à causer avec les soldats de la brigade des gardes. Quelques-uns d'entre eux blâment la tactique de Cronjé. Il paraît qu'il s'attendait à un assaut et non pas à un investissement.

Le commandant Albrecht critique notre artillerie montée; il trouve que nos canons sont de portée insuffisante et que les résultats de la lyddite sont trop variables et incertains. Ce serait le manque de munitions et de vivres, et non pas les effets de cet explosif qui auraient obligé le général Cronjé à capituler.

De même que le président Steijn a harangué les Burghers d'Abram's kraal, le président Krüger a adressé une vigoureuse proclamation aux Burghers du Natal qui se replient sur Biggar's berg.

Le général Cronjé et sa suite ont été conduits le 2 mars, à bord du *Doris*. Avant de quitter Modder River, le général Cronjé avait chargé le général Pretyman d'exprimer au général Roberts ses remerciements pour la façon dont il avait été traité.

A Colesberg et Dordrecht

Il devient évident que les Boers se retirent derrière l'Orange. L'avant-garde du général Clements est à Achtertang, mais les fédéraux occupent le pont de Norval.

On télégraphie de Colesberg :

Les reconnaissances envoyées dans toutes les directions n'ont pas rencontré de fédéraux.

On a entendu des explosions du côté du fleuve Orange; on craint que les Boers aient fait sauter les ponts. Pendant leur occupation, les fédéraux se sont privés du nécessaire pour aider la population à soigner les blessés anglais; toutefois, ils avaient interdit toute conversation avec les prisonniers.

Une des reconnaissances avait trouvé intact le pont du chemin de fer sur l'Orange. 50 Boers se trouvaient dans le voisinage. Le canon ayant ouvert le feu, les Boers se replièrent sur leur laager situé dans l'Etat libre.

Le camp du colonel Price a été établi à Bamery, à 7 milles au nord de Colesberg.

Du côté de Dordrecht, les troupes du général Brabant ont occupé les positions des Boers à Labuschagne nek après les avoir bombardées. Les Boers ont essayé de les reprendre et ont été repoussés.

Les fédéraux de la frontière de Herschell se concentrent à Sholl, près du col de Lundeau. Le bruit court qu'un certain nombre capituleraient aussitôt que les hostilités commenceront dans leurs districts.

Cinq cents fédéraux, sous les ordres du cousin du général Cronjé, campent à Wittekrantz spruit, sur la route de Dordrecht, pour tenir tête au général Brabant.

Les Boers ont respecté les femmes anglaises qui les ont bravés en arborant en leur présence un drapeau anglais. Ils se montrent très affectés de leurs derniers revers.

A Ladysmith

Le correspondant des *Daily News* dans cette ville dit que les assiégés n'avaient plus que pour quatre jours de vivre quand ils ont été délivrés. Certains journaux prétendent que l'un des canons pris aux Boers est le fameux Long-Tom de Bulwana hill, mais la *Daily Chronicle* affirme, au contraire, que cette pièce a été emportée.

A Johannesburg

On télégraphiait le 2 mars de Durban :

Il n'y a qu'un canon à Johannesburg. On ne fait aucun préparatif de défense ni à Pretoria, ni à Johannesburg. Les Boers prétendent que c'est inutile, parce que les Anglais n'atteindront jamais ces deux villes.

La manutention militaire travaille nuit et jour. Le gouvernement a réquisitionné contre reçu beaucoup de marchandises. Les banques, à l'exception de la banque de Netherland, sont fermées.

On estime à 50,000 hommes seulement le nombre des troupes fédérales engagées. On ignore si elles ont une solde; mais elles ont certainement un bon service d'intendance.

On croit que les Boers vont se concentrer dans les montagnes du Drakensberg, pour arrêter la marche des Anglais.

On dit que les Orangistes regretteraient d'avoir été engagés dans cette guerre; ils estimaient que, si le Transvaal était conquis, c'était la ruine de l'indépendance de l'Orange, que la république restât neutre ou non. Ils ont préféré alors se joindre au Transvaal dans l'espoir que cette combinaison assurerait l'indépendance commune.

Une dépêche du docteur Leyds

Le *New-York World* publie une longue dépêche du docteur Leyds, où ce dernier déclare que les Boers sont, en ce moment, disposés à faire la paix, mais qu'ils insistent pour garder leur indépendance.

Dans cette dépêche, qui est datée de Bruxelles, le docteur Leyds s'exprime ainsi :

Je n'ai jamais douté un instant du désir qu'avait le président Krüger, de régler de façon honorable tous les différends. Son désir ardent d'arbitrage si souvent formulé montre clairement qu'il a toujours été prêt à accepter une solution honorable et impartiale; il est absolument certain que le président Krüger est aujourd'hui encore tout disposé à accepter n'importe quelle intervention qui, malgré les avantages remportés par les républiques, mettrait fin à la guerre et établirait une base de réconciliation.

Le président Krüger n'a jamais souhaité la guerre, et il ne la souhaite pas maintenant; le président Krüger souhaite la paix, mais il ne sacrifiera jamais l'indépendance de la République. L'effet moral de la capitulation de Cronjé ne peut pas être bien grand, si l'on veut bien se rappeler que notre peuple combat avec une résolution indomptable pour ses droits et sa liberté et que plus il sera opprimé, plus il présentera un front uni.

Je ne puis croire que les troupes de l'Etat libre d'Orange aient une vue différente de la situation. Elles savent que l'existence de leur pays cessera le jour où la République sud-africaine succombera.

L'arbitrage a toujours été notre devise. Je ne pense pas que les républiques l'abandonnent jamais. Néanmoins, si l'Angleterre se montrait irréconciliable, cela ne ferait qu'augmenter la détermination des deux petits pays et que tendre chacun de leurs nerfs pour la défense de leur indépendance, et alors aussi les sympathies des Hollandais du sud de l'Afrique ne feront que croître en notre faveur.

A Londres

Plusieurs journaux annoncent que la reine Victoria arrivera à Londres le 8 mars, y séjournera jusqu'au 10, et a renoncé à son séjour sur la côte italienne. Cette dernière nouvelle est confirmée par un télégramme adressé de San-Remo à la *Daily Mail*, à la date du 4 mars, d'après lequel le propriétaire de l'hôtel où de grands préparatifs avaient été faits pour recevoir la reine Victoria a reçu, ce soir, une dépêche de Londres l'informant que la reine a renoncé à son voyage.

Le journal *Reynold's*, ayant publié, hier matin, une liste d'actionnaires de la Chartered, sur laquelle figurait sir Charles Dilke, celui-ci vient de répondre à ce journal que ses actions avaient été achetées lorsqu'il ne siégeait pas à la Chambre des communes et qu'elles avaient revendues par lui à perte lorsqu'il est rentré dans la vie publique.

Dans la liste publiée par le journal se trouvent un gendre de la reine, un gendre du prince de Galles, des membres de la maison de la reine, de la maison du prince de Galles, l'écrivain Haggard et sa famille, quantité de fonctionnaires impériaux; 350 généraux, colonels et officiers supérieurs, les propriétaires du journal la *Daily Mail* (MM. Harmsworth), quantité de membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes, parmi lesquels lord Cecil.

Le *Reynold's* ajoute que la Chartered a créé soixante-quatorze compagnies auxiliaires, mais qu'on ne connaît pas les noms des actionnaires de ces soixante-quatorze compagnies.

Un pétitionnement en faveur de la paix

Un comité, dans lequel figurent les noms de MM. Frédéric Passy, Charles Beauquier, Charles Richet, Emile Arnaud, etc., etc., a pris l'initiative d'un vaste pétitionnement en faveur de la paix dans l'Afrique du Sud. La formule est la suivante :

Les soussignés expriment le vœu que le gouvernement français, d'accord avec d'autres puissances signataires de la Convention de la Haye, offre aux gouvernements belligérants les bons offices ou la médiation prévus à l'article 3 de cette convention.

Des feuilles pour recueillir des signatures ont été mises en circulation et seront centralisées au « Bureau français de la paix », 6, rue Favart, à Paris.

Petites Nouvelles

On télégraphie de Capetown à la *Daily Mail*, à la date du 4 mars, qu'un petit groupe de loyalistes qui célébraient, hier, la délivrance de Ladysmith, à Graaffreinet, a été attaqué par des Hollandais. Plusieurs loyalistes ont été grièvement blessés.

— On télégraphie de Capetown, le 4 mars, que M. Cecil Rhodes est arrivé dans cette ville et s'embarquera, mercredi prochain, pour l'Angleterre.

— Il s'est produit en Angleterre, à Stratford-sur-Avon, un incident d'une extrême gravité. Le bruit s'étant répandu que certains commerçants de la ville avaient exprimé leurs sympathies en faveur des Boers, cinq cents manifestants ont envahi leurs boutiques, ont brisé leurs devantures, détruit et jeté dans la rue les marchandises qu'elles contenaient. La police n'est pas intervenue.

— On condamne généralement à Montréal l'attitude des étudiants anglais qui ont voulu contraindre les étudiants français à manifester de l'enthousiasme à l'occasion des succès britanniques.

L'archevêque, le maire de Montréal et les autorités du collège ont agi avec promptitude pour calmer les troubles.

Des groupes de tapageurs, composés de la lie de la population, ont parcouru, hier soir, les rues avec des drapeaux. Sept bataillons avaient été consignés.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

Alsace-Lorraine

On lit dans la *Correspondance officielle de Berlin* que le gouvernement allemand, malgré le vote du Reichstag, n'entend pas encore renoncer au paragraphe de la *dictature*, en Alsace-Lorraine, et que le Conseil fédéral se prononcera contre la motion adoptée par le Parlement. Le *Journal d'Alsace* fait à ce sujet les réflexions suivantes :

Cette résolution est des plus regrettables. Une pareille attitude, si foncièrement opposée au désir exprimé à la presque unanimité par nos représentants à la Délégation et au Reichstag allemand, ne contribuera certainement pas à gagner au gouvernement la confiance des Alsaciens-Lorrains. Loin de hâter l'assimilation de nos provinces à l'empire d'Allemagne, cette mesure ne fera que la retarder encore davantage.

Allemagne

Une grande première d'un drame historique et patriotique, *Eisenzahn* (Dent de fer), représentée par ordre impérial au Théâtre royal de Berlin, vient d'avoir un succès médiocre, malgré le grand appareil officiel qui a été déployé.

L'auteur, M. Joseph Lauff, a dramatisé la lutte entre le bourgmestre de Berlin et Frédéric II de Hohenzollern. Le bourgmestre rêve une union républicaine des villes allemandes et combat la suprématie du prince-électeur de Brandebourg. Le triomphe de ce dernier est caractérisé dans les paroles qui, depuis la sentence devenue célèbre de Guillaume II : « Qui est avec moi me suive, car je briserai tous ceux qui sont contre moi! » sont devenues la devise des Hohenzollern.

A l'heure qu'il est, le conflit à peine terminé entre le pouvoir gouvernemental et la municipalité de Berlin donne un intérêt d'actualité aux tendances de la pièce.

Espagne

La commission de la Chambre déposera demain un rapport favorable à la conversion de la Dette amortissable intérieure, des dettes de Cuba et des Philippines, en 4 0/0 intérieure perpétuelle, conformément au projet du gouvernement. Le projet sera discuté avant la fin de la session.

** Le comité exécutif des chambres de commerce prépare un manifeste pour protester contre le budget. Ce manifeste sera publié aussitôt que le budget aura été approuvé par les Chambres.

Roumanie

L'*Indépendance roumaine* donne le récit d'un scandale parlementaire qui s'est passé dans une des dernières séances du Sénat :

Un sénateur conservateur, M. Stoenesco, a traité M. Fleva, ministre des domaines, de « farceur », l'a accusé d'avoir pris de l'argent chez l'ex-métropolite Ghenadie, et de s'être enrichi dans une affaire de foins.

Le président de la Chambre haute s'est contenté de rappeler l'orateur à l'ordre, et le ministre des domaines, satisfait de cette vaine formalité, s'est borné à répondre à l'accusation en déclarant qu'il le croyait « homme comme il faut ».

C'est peut-être la première fois en Roumanie qu'un ministre est ouvertement accusé, en plein Parlement, de choses incorrectes et qu'il se contente d'une réplique injurieuse et d'un bénin rappel à l'ordre de l'accusateur.

Serbie

Les journaux de Vienne et de Budapest reproduisent la nouvelle répandue par une correspondance slave de Belgrade, d'après laquelle la reine mère Nathalie aurait, par testament, légué par moitié sa fortune aux pauvres de Serbie et de France et, partant, déshérité le roi Alexandre, son fils.

Dans les milieux officiels de Belgrade, on doute beaucoup que cette nouvelle soit réelle. Ajoutons que la reine Nathalie, dont la fortune s'élevait à 6 millions au moment de son mariage, n'a plus guère aujourd'hui, que 80,000 francs de rente.

Egypte

Une tentative de révolte a eu lieu à la prison de Tourha, près du Caire. Les gardiens de la prison ont dû faire usage de leurs armes : cinq prisonniers ont été blessés, dont deux grièvement.

** La cour d'enquête militaire vient de révoquer trois autres officiers égyptiens, coupables d'avoir incité leurs soldats à la révolte à Omdourman.

Afrique occidentale

Il paraît que c'est la tribu des Nitchis qui a attaqué la mission anglaise chargée de poser le télégraphe, le long de la rive droite de la Bénoué entre Lokodja et Ibi. Les Nitchis sont une tribu païenne indépendante qui a toujours repoussé à la fois les tentatives d'absorption de ses voisins et les tentatives de conquête par les agents de la compagnie du Niger. Ces Nitchis sont de petits hommes robustes et farouches dont les villages reposent au fond des forêts, par conséquent difficilement accessibles. Grands chasseurs, ils vivent surtout par les produits de la chasse. Ils ont plusieurs fois donné du fil à retordre à la compagnie du Niger qui a dû enfin abandonner les mines d'argent d'Aroufou que la compagnie avait tenté d'exploiter et qui se trouvent à proximité de leur territoire. La collision qui s'est produite entre les troupes anglaises et les Nitchis n'est donc pas surprenante, étant donnée l'opposition toujours faite aux blancs par cette tribu, mais, pour réduire les Nitchis à une soumission complète, il faudrait un effort assez sérieux. Aussi est-il probable qu'une opération si infructueuse ne sera pas tentée.

Etats-Unis

Le président Mac Kinley a pris la parole dans un banquet donné à New-York par la Société de l'Ohio.

Il a dit que le Congrès assurera bientôt législativement le maintien de l'étalon d'or.

« Nous avons, a-t-il ajouté, la porte ouverte en Extrême-Orient.

» Nous sommes en bons termes avec toutes les puissances; nous n'avons avec elles ni alliance, ni antagonisme, ni entrave.

» Aucune agitation politique ne nous fera abroger notre traité avec l'Espagne et renoncer à nos engagements solennels.

» La décision de cette question est réservée au suffrage universel.

» Il ne peut pas y avoir d'impérialisme; nous y sommes tous opposés. Nos seuls adversaires sur ce terrain sont ceux qui refusent de reconnaître aux Etats-Unis toute vertu, toute capacité, toute bonne foi et la noble destinée qui leur est réservée comme agents de civilisation : les libérateurs ne se transformeront jamais en oppresseurs. »

** Les chefs du parti républicain ont décidé de hâter dans le Congrès les travaux législatifs de manière à en assurer la clôture pour le 1er juin, afin de déblayer le terrain pour les élections présidentielles.

Il y a en discussion de grosses questions que les leaders croient prudent d'écarter, en expédiant celles qui sont susceptibles d'une solution immédiate et en ajournant les autres à la prochaine session, de manière qu'elles ne puissent exercer une trop grande pression sur la campagne électorale au moment de la réunion des conventions des partis pour le choix de leurs candidats.

C'est ainsi que le bill du canal de Nicaragua et la ratification de la convention avec l'Angleterre seraient renvoyés, à plus tard, de même que celui fixant définitivement le sort et le régime administratif des Philippines et le bill des subsides à la navigation, auquel tient tant, cependant, le sénateur Mark Hanna, chef du comité national républicain.

Ce sont là des questions fort délicates dont on veut empêcher les démocrates de tirer un trop grand parti, dans les débats du Congrès, contre la politique impérialiste et les *trusts*, au moment où la campagne présidentielle battra son plein.

En revanche, le bill sur la circulation monétaire consacrant l'étalon d'or, voté par les deux Chambres, mais qui exige encore un accord de celles-ci pour arriver à un texte uniforme, passera définitivement selon toutes probabilités dans la session actuelle, d'autant plus que les démocrates n'ont placé cette question au point de vue de la campagne présidentielle qu'à un rang très secondaire.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

LE CONSEIL DE REVISION DE LA SEINE. — Le préfet de la Seine vient, de concert avec l'autorité militaire, de régler comme suit les dates des séances du conseil de revision pour le contingent de la Seine appartenant aux classes 1899, 1898 et 1897 :

1er arrondissement, le 19 mars; 2e, le 20 mars; 3e, le 21 mars; 4e, 23 mars; 5e, 26 mars; 7e, 27 mars; 8e, 28 mars; 9e, 2 avril; 10e, 3 et 4 avril; 11e, 26, 27 et 28 avril; 12e, 30 avril et 1er mai; 13e, 4 et 5 mai; 14e, 10 et 11 mai; 15e, 14 et 15 mai; 16e, 16 mai; 17e, 17 et 18 mai; 18e, 21, 22 et 23 mai; 19e, 25 et 26 mai; 20e, 28 et 29 mai.

Les séances commenceront à huit heures et demie du matin et se tiendront dans les mairies de chaque arrondissement, sauf pour les 1er, 8e et 17e arrondissements. Les conscrits de ces arrondissements seront convoqués à la mairie du 4e arrondissement.

Arrondissement de Saint-Denis :

Noisy-le-Sec, 5 avril; Aubervilliers, 6 avril; Pantin, 7 avril; Saint-Denis, 9 avril; Saint-Ouen, 10 avril; Asnières, 11 avril; Clichy, 12 avril; Levallois-Perret, 18 avril; Courbevoie, 19 avril; Puteaux, 20 avril; Boulogne, 21 avril; Neuilly, 23 avril.

Arrondissement de Sceaux :

Ivry, 24 mars; Vincennes, 2 mai; Villejuif, 7 mai; Sceaux, 8 mai; Vanves, 9 mai; Montreuil, 30 mai; Saint-Maure, 31 mai; Charenton, 1er juin.

Les séances auront lieu à la mairie du chef-lieu de canton et commenceront à deux heures.

Pour les jeunes gens de province autorisés à se faire examiner à Paris, les séances se tiendront à la mairie du 4e arrondissement le matin, à huit heures et demie, aux dates suivantes : les 14, 15, 16, 17, 30 et 31 mars, les 24 et 25 avril, les 12 et 19 mai.

Rappelons aux jeunes gens de province que pour les cas de dispense légale : fils de veuve, frère de militaire, étudiant, etc., le conseil de revision de la Seine n'est pas compétent et qu'ils devront justifier de leurs droits devant le conseil de revision de leur département.

SÉANCES DE RÉGULARISATION

Le 6 juin, pour les 1er, 2e, 3e, 4e et 5e arrondissements.
Le 7 juin, pour les 6e, 7e, 8e, 9e et 10e arrondissements.
Le 8 juin, pour les 11e, 12e, 13e, 14e et 15e arrondissements.
Le 9 juin, pour les 16e, 17e, 18e, 19e et 20e arrondissements.
Le 11 juin, pour les cantons des arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux ainsi que pour la clôture de la liste de recrutement.

LES TERRITORIAUX. — Le gouverneur militaire de Paris vient de fixer comme suit les convocations des territoriaux des classes 1884 et 1885 appartenant aux formations territoriales stationnées dans le gouvernement militaire de Paris :

Artillerie. — 11e et 22e régiments, deux séries, du 15 au 27 octobre et du 5 au 17 novembre.
12e et 13e régiments, deux séries, du 1er au 13 octobre et du 18 au 30 octobre.
16e bataillon d'artillerie, trois séries, du 2 au 15 juillet, du 24 septembre au 7 octobre et du 15 au 28 octobre.
Génie. — Régiment des chemins de fer, 5e génie, du 1er au 13 octobre.
Infirmiers militaires. — 3e et 4e sections, du 4 au 16 octobre; 5e section, du 19 au 31 décembre.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Élection sénatoriale

MORBIHAN. — Le congrès des républicains, réuni hier à Auray, a désigné à l'unanimité M. Jacob, député de la 2e circonscription de Lorient, comme candidat à l'élection qui doit avoir lieu dimanche.

Elections législatives

SAONE (HAUTE-). — M. Paul Morel, avocat, conseiller municipal à Vesoul, pose sa candidature républicaine à l'élection qui aura lieu le 25 mars pour remplacer M. Bontemps, radical, élu sénateur.

SAVOIE. — Le comité provisoire de concentration et de défense républicaine à Chambéry a choisi M. Chambon, conseiller d'arrondissement, radical, comme candidat à l'élection du 25 mars, en remplacement de M. Ant. Perrier, élu sénateur. Les réactionnaires ont mis en avant le nom de M. de Pelloux.

Elections aux conseils généraux

ALLIER. — Dans le canton de Lurcy-Lévy, une élection au conseil général a eu lieu le 25 février pour remplacer M. Routy, radical, décédé. M. Mage, radical, a été élu sans concurrent par 1,656 voix sur 3,593 électeurs inscrits, 1,905 votants et 1,739 suffrages exprimés.

GARONNE (HAUTE-). — Un scrutin a eu lieu hier, 4 mars, dans le canton de Lanta, pour remplacer M. Fages, conseiller général, républicain, dont l'élection avait été annulée. M. Fages, qui se représentait, a obtenu 514 voix; M. Bernot, radical, 350; M. Vitrac, républicain, 256, et M. de Sartre, conservateur, 106, sur 1,504 électeurs inscrits, 1,251 votants et 1,248 suffrages exprimés.

Il y a ballottage.

MAINE-ET-LOIRE. — Dans le canton de Pouancé, où il s'agissait de remplacer comme conseiller général, M. Guibourd, conservateur, décédé, le comte de Rougé, conservateur, a été élu hier par 1,665 voix contre 935 à M. Blanchet, républicain. Il y avait 3,779 électeurs inscrits, 2,665 votants et 2,559 suffrages exprimés.

VENDÉE. — Le 25 février, dans le canton de l'Hermenault, M. Baïon, conservateur, a été élu conseiller général par 1,600 voix contre 1,525 à M. Guillaud, républicain, sur 3,760 électeurs inscrits, 3,148 votants et 3,130 suffrages exprimés, en remplacement de M. Godet de la Riboullerie, réactionnaire, décédé.

NOUVELLES DU JOUR

M. Caillaux, ministre des finances, a reçu ce matin, à dix heures, la délégation de la Fédération des ouvriers et ouvrières des tabacs.

Les délégués ont entretenu le ministre des *desiderata* de leurs camarades, les grévistes de Lille. Ils l'ont informé que ces derniers n'avaient pas l'intention de reprendre le travail avant d'avoir obtenu la prime de 20 centimes qu'ils réclament.

Le ministre a répondu que, sur ce point, il ne pouvait que s'en tenir à sa décision communiquée récemment aux *grévistes*.

Les délégués ont ensuite rappelé à M. Caillaux les réclamations d'ordre général que la fédération lui a fait parvenir. Le ministre a répondu qu'il avait étudié ces réclamations et qu'il accordait les satisfactions suivantes :

1° Une augmentation de 10 centimes sur les cigares à 0 fr. 075, connus sous le nom « d'inséparables »;

2° Une augmentation de 15 centimes par 10 kilos pour le paquetage du scaferlati de 40 grammes.

Le ministre des finances a, en outre, promis d'accorder dans un *avenir prochain* une augmentation aux ouvriers et aux ouvrières à la journée et d'étudier la question de la fabrication du cigare à 5 centimes. Il a rappelé, à ce sujet, qu'une augmentation avait déjà été consentie aux ouvriers.

Pour les autres revendications, entre autres celles qui concernent la retraite à l'âge de cinquante ans et la retraite proportionnelle, M. Caillaux a promis de rendre réponse aux délégués dans un délai d'un mois à six semaines.

Les délégués se montrent très satisfaits de l'accueil que leur a fait le ministre et espèrent que la grève générale pourra être évitée. Néanmoins, ils vont informer par téléphone leurs camarades de Lille et conformeront leur conduite à la réponse qui leur sera faite.

Une permanence a été établie à la Bourse du travail.

On nous écrit de Lille :

Samedi soir et dimanche matin on avait distribué en ville une circulaire signée de la fédération locale des syndicats, invitant la population à faire dimanche matin une manifestation, en cortège, en faveur des ouvriers et ouvrières des tabacs.

A dix heures, quelques centaines de personnes, principalement des femmes, se sont formées en cortège et silencieusement se sont mises en marche vers le centre de la ville au pas de procession, parcourant, pendant deux heures, les rues les plus fréquentées sans que le moindre incident se produisît.

Vers une heure de l'après-midi, le cortège arrive à la maison du Peuple. Un membre du comité de la grève monte à la tribune et déclare que ses camarades viennent d'apprendre que M. Henri Dhorr, anarchiste, est présent dans la salle et se propose de parler.

Au nom des grévistes, l'orateur déclare que ceux-ci évacueront immédiatement la salle si M. Dhorr prend la parole. En présence de cet avertissement, le journaliste anarchiste se retire et les grévistes délibèrent entre eux.

Ils décident de se rendre en masse mardi devant la manufacture « dans le but de faire honte à ceux et celles qui seraient tentés de réintégrer l'atelier ».

On nous communique, au nom de M. André Buffet, les démentis suivants :

Nous sommes autorisés à donner le démenti le plus catégorique à la prétendue interview publiée dans le *Cri de Paris* du 18 février dernier, interview qu'un rédacteur de ce journal prétend avoir obtenue de Monseigneur le duc d'Orléans.

Comme suite à la communication qui précède, nous apprenons que, de son côté, M. André Buffet, mis en cause dans l'article en question, a adressé au rédacteur en chef du *Cri de Paris* la lettre suivante :

« Bruxelles, 27 février 1900.

» Monsieur le rédacteur en chef,

» On me communique un article du *Cri de Paris*, du 18 février, dans lequel un de vos rédacteurs anonymes dit :

» Un mot de M. André Buffet, qui se trouve en ce moment en Angleterre auprès du duc d'Orléans et dirige son secrétariat des commandements, me prévenait que le prince me recevrait lundi dernier, à trois heures, au Carlton hotel. La lettre de M. André Buffet était rédigée dans le style administratif, quoique aimable. »

» J'oppose à cette allégation le démenti le plus formel. Depuis mon bannissement, je n'ai transmis à votre rédacteur, ni à un autre journaliste quelconque, une acceptation d'audience.

» Je suis néanmoins très heureux que votre rédacteur ait bien voulu supposer aimable une lettre qu'il m'attribue sans l'avoir reçue.

» Agréez, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments très distingués,

» ANDRÉ BUFFET. »

On nous télégraphie de Chartres:

Hier a eu lieu, à Chartres, coïncidant avec la fête de Marceau, la remise, par M. de Maleissye, ancien commandant des mobiles d'Eure-et-Loir, la remise du drapeau aux anciens combattants de 1870-71.

Toutes les sociétés de la ville, musique, gymnastique, vétérans, ont défilé devant la statue de Marceau, où a eu lieu la cérémonie de la remise du drapeau. Une couronne, offerte par la ville de Chartres, a été déposée sur la statue.

Le cortège s'est ensuite rendu à la cathédrale où un service funèbre, présidé par M. Mollien, évêque de Chartres, a été célébré devant une affluence considérable, à la mémoire des soldats morts pour la patrie. La municipalité, le gouvernement, l'armée, la magistrature y étaient représentés. L'abbé Hervé, ancien aumônier des mobiles d'Eure-et-Loir a prononcé une patriotique allocution.

Les combattants se sont rendus enfin au cimetière Saint-Chéron où un discours acclamé aux cris de : « Vive la France! Vive l'armée! Vive la République! » a été prononcé par M. Aymard, conseiller général de la Seine.

LES GRÈVES

On mande de Troyes :

Deux réunions ont été tenues hier par les petits commerçants et par les grévistes.

L'ordre du jour suivant a été voté par les petits commerçants, réunis au nombre de 300, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville :

Les commerçants de la ville de Troyes, réunis pour examiner la situation qui leur est faite par la cessation complète du travail et la fermeture des usines;

Considérant que leurs intérêts sont intimement liés à ceux des ouvriers et des ouvrières en grève, déclarent regretter le conflit qui existe en ce moment;

Considérant, d'autre part, l'attitude calme des grévistes, leur envoient leurs félicitations pour cette attitude, en les assurant de leur appui; décident en outre d'envoyer une délégation près du préfet de l'Aube pour lui demander d'intervenir dans le but de mettre fin à ce conflit.

De leur côté, les grévistes, réunis au nombre de 2,500 en assemblée générale, à la halle de la Bonneterie, ont décidé de continuer la grève jusqu'à complète satisfaction.

On mande de Brest :

C'est à tort qu'on a annoncé la grève des ouvriers tailleurs de pierre du chantier installé à Châteaulin pour la construction du château de Kerjégu. Tout se borne au renvoi de deux ouvriers. Les autres ne réclament nullement l'augmentation de leurs salaires.

On télégraphie de Nantes :

L'accord s'est fait hier entre la direction des tramways et les grévistes à la suite de concessions mutuelles. Le travail a été repris ce matin sans incidents.

On télégraphie de Saint-Quentin :

Les ouvriers tisseurs ont repris le travail sans incident chez MM. Decaudin-Beguin, David-Adhémar-Maigret, Pagnies, Léon frères et Trèves. Chez M. Beaurain, où les ouvriers étaient rentrés samedi, ils ont de nouveau quitté l'atelier parce que, disent-ils, le nouveau tarif n'avait pas été affiché dans l'usine.

AU JOUR LE JOUR

M. Deschanel à Nogent-le-Rotrou et à Chartres

M. Paul Deschanel, accompagné de M. Charrier, chef adjoint de son cabinet, s'est rendu, hier, à Nogent-le-Rotrou, où un banquet lui était offert par ses électeurs pour fêter sa réélection à la présidence de la Chambre et sa réception à l'Académie française.

Ce banquet comptait 350 convives, et, faute de place, le comité avait dû refuser 150 souscripteurs.

En réponse aux nombreux discours qui lui ont été adressés, M. Deschanel a remercié ses électeurs du plus profond de son cœur de cette manifestation à la fois si imposante et si cordiale et qui vient renouveler son bonheur et sa fierté d'il y a deux mois, alors qu'en janvier dernier ses collègues de la Chambre, après une crise unique dans notre histoire, lui renouvelèrent, à une majorité éclatante, leur confiance. Puis, il s'est exprimé ainsi :

J'ai une foi invincible dans les destinées de mon pays, et si quelque chose m'étonne, c'est de voir parfois, çà et là, des signes de scepticisme et de désenchantement.

Et pourquoi donc douterions-nous? Notre peuple est laborieux et économe; nous avons des ressources inépuisables, qui étonnent le monde. Nous avons une armée autour de laquelle tous les meilleurs citoyens se serrent dès qu'on essaye d'y toucher. (Salve d'applaudissements.)

Nous avons le premier canon de l'Europe; nous aurons dans quelques mois, comme le disait l'autre jour le ministre de la guerre à la tribune, le meilleur fusil. Nous avons refait nos lignes de défense depuis la révolution qui s'est produite en 1886 dans l'artillerie. Nous avons une grande et puissante alliance, qui nous a mis à l'abri de toutes les agressions continentales. Que nous faut-il donc pour espérer et pour croire? (Sensation prolongée.)

Il nous faut peut-être, et cela voilà quinze ans que je vous le répète, il nous faut peut-être, dans la conduite des affaires publiques, un peu d'esprit de durée et d'esprit de suite, sans lesquels il est impossible de faire de très grandes choses. (Bravos.)

Lorsque Cavour parut dans le Piémont, lorsque Bismarck parut en Prusse, ni le Piémont ni la Prusse n'étaient ce qu'est aujourd'hui la France. Le Piémont était un petit peuple actif et travailleur, mais de ressources fort limitées. La Prusse était morcelée et essayait vainement de retenir ses membres épars. Cavour et Bismarck, pourtant, ont changé la face de leur pays et de l'Europe. Pourquoi? Parce qu'ils ont eu du temps, messieurs.

Comment nos hommes d'Etat ont-ils manqué trop souvent de cette durée nécessaire? Oh! il n'y a pas besoin de chercher bien longtemps; la raison en est simple : c'est parce que, depuis qu'il y a des démocraties dans le monde, ces démocraties ont souffert de ce mal, de cette gangrène des cœurs, que ceux-là qui la propagent essayent de dissimuler sous l'apparence des principes, et qui s'appelle l'Envie.

Dès qu'un homme commence à monter, à s'élever par ses efforts, par son travail, par son intelligence, il semble qu'ici, comme autrefois en Grèce, il devienne l'ennemi, qu'il faille l'abattre et le déshonorer. (Longs bravos.)

C'est Gambetta accusé de se gorger des richesses du peuple, accusé d'acheter des paires de chevaux de 30,000 francs, de se vautrer dans la baignoire d'argent de M. de Morny. Je la connais, messieurs, elle est en zinc. (Rires et applaudissements.)

C'est Jules Ferry, accusé, lui aussi, de s'enrichir avec les pépites d'or du Tonkin. (Nouveaux rires et applaudissements.)

Et ainsi des meilleurs, des plus grands, des plus honnêtes serviteurs de la République, des premiers dans l'Etat. Voilà le mal qu'il faut guérir! (Applaudissements unanimes et bravos prolongés.)

Et peut-être y aurait-il à tirer quelque moralité de ce qui se passe chez certains peuples où, aux heures de crise les plus graves, la nation entière, et ceux-là mêmes qui critiquent le plus amèrement les actes du gouvernement se serrent autour des hommes qui représentent la patrie, comme autour du drapeau. (Nouveaux et vifs applaudissements.)

Des événements qui se déroulent sous nos yeux, je ne dirai qu'un mot, parce que je suis sûr qu'en le disant je ne sortirai pas de la réserve que m'imposent mes fonctions et que je ne générai en rien le gouvernement de mon pays, au contraire.

Quand on ne secourt pas les faibles, fussent-ils admirables et héroïques, il est à la fois puéril et imprudent de harceler les forts, et surtout de les outrager. (Mouvements prolongés. — Applaudissements répétés.)

Ne nous laissons pas détacher des grands devoirs que les guerres continentales de la deuxième moitié de ce siècle nous ont imposés (Vive adhésion), et continuons de marcher dans une voie droite vers notre but invariable. (Applaudissements et bravos prolongés.)

M. Deschanel s'est ensuite rendu à Chartres, où la population lui a fait le plus chaleureux accueil.

Le président de la Chambre a d'abord présidé, au théâtre, la distribution des prix aux jeunes apprentis de la chambre syndicale des entrepreneurs du bâtiment.

M. Deschanel a prononcé un vibrant discours dans lequel il a fait l'éloge du principe d'association et de la loi de 1884. Le président de la Chambre a proclamé l'alliance nécessaire — quoi qu'en pensent et en disent certains excitateurs, certains démagogues envieux et haineux — du capital et du travail — du patron et de l'ouvrier.

Il a fait un chaleureux appel à la concorde et à l'union. « Il faut en finir, a-t-il dit, avec les querelles fratricides qui divisent et affaiblissent le pays pour se placer uniquement sur le terrain généreux de la lutte des idées. »

Une longue ovation a été faite au président de la Chambre.

M. Paul Deschanel, sollicité vivement par le maire de Chartres, s'est ensuite rendu au banquet organisé par la municipalité à l'occasion du 131e anniversaire de la naissance de Marceau.

M. Deschanel, répondant au toast du préfet et du maire, a prononcé le discours suivant :

Messieurs et chers amis,

Tout à l'heure, au théâtre, nous fêtions le travail; ce soir en célébrant la mémoire du grand héros chartrain nous honorons tout à la fois la Révolution française, la République et l'armée. (Vifs applaudissements et bravos.)

L'occasion me paraît propice pour répondre à certains paradoxes pernicieux, à certains sophismes qui troublent l'opinion publique.

Des esprits subtils et, paraît-il, profonds, prétendent qu'il y a incompatibilité entre la démocratie et l'armée. « La démocratie, disent-ils, c'est l'égalité ou du moins la tendance de plus en plus grande à l'égalité. L'armée, c'est l'inégalité, c'est la hiérarchie. Donc la démocratie et l'armée ne peuvent pas vivre ensemble, et le conflit deviendra de plus en plus aigu. » Quel grossier sophisme, messieurs!

Certes, si la démocratie est le nivellement par en bas, la haine et l'envie de toute supériorité, le besoin de discréditer et d'abattre tout ce qui monte par l'intelligence, par l'énergie, par le talent, si c'est l'impossibilité d'accepter aucune discipline, de s'imposer à soi-même aucun frein, ni aucune règle, oh! oui, alors, en effet, il y a incompatibilité entre l'armée et la démocratie!

Mais, messieurs, est-ce là la démocratie? Non! c'est la démagogie, qui n'est que la caricature honteuse de la démocratie! (Bravos prolongés.)

On dit encore : « Ce peuple-ci n'a plus l'esprit militaire, il ne veut plus se battre; la démocratie est nécessairement pacifique. »

Oui, certes, elle est pacifique; oui, elle est vouée aux œuvres de la civilisation et de la paix!

Nous ne voulons pas d'aventures, et je n'ai jamais vu qu'un peuple allât de gaieté de cœur au-devant de la mort. Non, il ne la cherche pas, mais il serait prêt à

FEUILLETON DU *Temps*
DU 6 MARS 1900

LA MUSIQUE

Théâtre de la Renaissance : *Euphrosine et Coradin*, tragédie lyrique en trois actes. Paroles de Hoffmann, musique de Méhul. — Concert du Château-d'Eau : M. Richard Strauss et sa *Vie d'un héros*.

Je ne crois pas qu'il soit beaucoup de livrets aussi comiques que celui d'*Euphrosine et Coradin, ou le Tyran corrigé*. Le comique n'en est d'ailleurs pas prémédité : tout au contraire. C'est une sombre histoire que celle d'Euphrosine, une histoire pleine de perfidies et d'empoisonnements. Mais ces perfidies, en même temps qu'une noirceur atroce, ont une naïveté qui désarme, et ces empoisonnements sont accompagnés de péripéties d'opérettes. Les personnages sont d'extraordinaires fantoches qui n'ont pas une apparence de caractère, pas même une silhouette définie ou une attitude vraisemblable. Et ils s'expriment en un langage tantôt pompeux et tantôt sensible, dont la drôlerie laisse l'auditoire partagé entre la stupeur et le fou rire. En vérité, il n'est pas d'opérette plus burlesque qu'*Euphrosine*, et l'on se prend à déplorer qu'au lieu d'être mise en musique par Méhul, elle ne l'ait pas été par Hervé. Essayerai-je de vous la conter ici? Je désespère de vous en donner une idée. Coradin, « tyran féodal », accorde l'hospitalité dans son château aux trois filles d'un ami défunt, Euphrosine, Léonore et Louise. Le médecin de Coradin, Alibour, leur donne quelques renseignements sur le caractère de leur hôte; ces renseignements sont déplorables : « Il hait tout notre sexe et n'aime point le vôtre », leur dit-il. Il est grossier, brutal et cruel. Cet aimable portrait remplit de terreur Louise et Léonore; Euphrosine, au contraire, se sent excitée à la lutte; elle se promet de lui résister en toutes choses et, par ce moyen, de se faire aimer de lui. Elle n'y aurait pas grand' peine, car à sa seule vue le farouche Coradin se change en troubadour, si certaine comtesse, que le tyran féodal refusa naguère d'épouser, ne venait traverser ses desseins. Cette comtesse est un monstre, mais heureusement un monstre stupide. Elle passe son temps à accuser Euphrosine de trahisons imaginaires, dont la plus simple dénégation suffit à démontrer l'invraisemblance. Ses échecs ne la découragent d'ailleurs pas; elle renouvelle ses candides machinations sans se lasser, et comme Coradin est au moins son égal en stupidité, il commence toujours par la croire, pour finir par croire Euphrosine. Ce petit jeu durerait sans doute encore, si une calomnie plus odieuse que les autres ne décidait Coradin, dont une guerre avec un de ses voisins achève alors de troubler l'esprit, à donner l'ordre à son médecin d'empoisonner Euphrosine. Le bon médecin — que l'on avait vu jusqu'alors en costume d'astrologue, et qui, pour suivre son maître à la guerre, a revêtu une superbe armure : c'est sans doute un médecin-major de la territoriale — fait boire à Euphrosine de l'eau claire et lui persuade de feindre l'agonie. Coradin, à cette vue, est touché de remords; on découvre un complice de la comtesse, dont toutes les perfidies sont mises au jour et qui n'a plus d'autres ressources que de s'enfuir. Le tyran corrigé épouse son Euphrosine, et tout le monde est heureux.

Je sens bien que je ne vous ai pas même montré l'ombre des beautés de ce poème étonnant. Je ne vous ai point dit comment le terrible Coradin, se sentant malade, ignore si c'est du mal d'estomac ou du mal d'amour qu'il est tourmenté; ni comment le médecin invoque, au moyen âge, Minerve au secours de Coradin, et la conjure « d'illuminer Son Altesse »; ni comment Coradin, quand Euphrosine agonisante déclare qu'elle veut aller mourir loin de lui, s'adresse d'un air tendre à celle qu'il vient d'empoisonner : « Vous nous quittez? » lui demande-t-il... Je ne vous ai rien dit. Mais c'est que je ne pouvais tout vous dire. Je ne pouvais vous en dire assez. Il faut voir cela.

La musique de Méhul fait avec le livret un contraste assez fâcheux. Assez fâcheux pour elle. Car ce qu'elle contient de noblesse et de vigueur paraît presque déplacé, par la faute des paroles auxquelles elle se trouve unie. Il faut d'ailleurs convenir, en dépit des enthousiastes éloges que décernèrent autrefois à la partition d'*Euphrosine et Coradin* des juges tels que Grétry et Berlioz, qu'elle n'est pas un des plus beaux ouvrages de son auteur; elle reste très loin de *Joseph*, et aussi de *Stratonice*, que la Renaissance, si elle voulait rendre hommage à Méhul, eût dû choisir de préférence à tous ses autres opéras. Elle contient assurément plus d'une jolie page : le quatuor du premier acte, entre les trois sœurs et le médecin, est, en dépit d'une longueur excessive et de répétitions trop fréquentes, fort agréable par l'arrangement et la disposition des voix, et la phrase d'Euphrosine qui le traverse à maintes reprises et sert presque de *leitmotiv* dans toute l'œuvre : *Coradin sera mon époux*, a le plus gracieux contour mélodique; le rôle de Coradin presque en entier a l'emportement et la rudesse qui conviennent au personnage; le fameux duo de la jalousie, s'il n'est pas, comme le voulait Grétry, supérieur à Gluck par la force de l'accent dramatique, — éloge dangereux, qui risque de nous rendre injustes à son endroit, — a en effet de la force et de l'accent, et les ensembles du troisième acte sont d'un excellent style musical et d'un bel effet. Mais on doit convenir qu'en somme la partition manque de tenue et d'éclat et que ni les idées ni la forme n'ont encore le relief et la pureté qu'elles auront plus tard dans *Stratonice* et dans *Joseph*. C'est par *Euphrosine et Coradin* qu'en 1790 Méhul fit ses débuts au théâtre. C'étaient de fort heureux et brillants débuts, mais non point encore un chef-d'œuvre..... Je n'oserais affirmer d'ailleurs que cette impression ne soit pas en partie causée par l'interprétation. Je crains que les directeurs de la Renaissance n'aient été plus sensibles qu'il n'était nécessaire à la gaieté du livret; ils ont fait chanter Euphrosine par des chanteurs d'opéra-comique; l'ampleur de la musique exigeait des chanteurs d'opéra. Ce n'eût pas été trop, pour figurer Coradin, de M. Cossira par exemple : l'acteur qui tient ce personnage, possédait à peine assez de style et d'art pour l'*Hôte* de M. Missa : il est en vérité trop inférieur à Méhul, et ses partenaires sont dans le même cas que lui. Il faut mettre à part une jeune femme qui paraît pour la première fois sur la scène parisienne; elle se nomme Mlle Lormont et elle a, en même temps que de la grâce et de l'aisance, une voix fraîche et juste, et une diction nette et spirituelle : elle a été une charmante Euphrosine.

M. Richard Strauss, qui l'an dernier vint au Cirque d'Eté diriger une de ses œuvres et une symphonie de Beethoven, a fait hier la même chose au Château-d'Eau; seulement son dernier poème symphonique, *Une vie de héros* (*Heldenleben*), remplaçait *Ainsi parla Zoroastre*, et la symphonie en *ut* mineur remplaçait la symphonie en *la*. *Une vie de héros*, qui fut entendue pour la première fois en public, à Francfort, le 3 mars 1899, a obtenu en Allemagne un succès triomphal, et M. Strauss, qui en peu d'années avait déjà conquis en son pays une brillante renommée, semble depuis lors toucher à la gloire : l'Allemagne paraît voir en lui le dernier de ses grands musiciens, celui qui peut-être recueillera l'héritage de Beethoven et de Wagner. L'audition d'*Une vie de héros* est donc un événement important et un événement heureux : il est bon que Paris ait pu connaître l'œuvre qui suscite tant d'enthousiasme et éveille tant d'espérances. *Heldenleben*, ainsi que *Zarathustra*, est un poème symphonique, dont une idée littéraire constitue l'essence et conduit le développement. Mais, à la différence de *Zarathustra*, qui se trouvait lié à un long et minutieux programme, *Heldenleben* peut être résumé en peu de mots. Ce formidable morceau (il dure environ quarante minutes, comme la plupart des morceaux de M. Richard Strauss), est divisé en six parties principales : I, Le héros; II, Les antagonistes du héros; III, La compagne du héros; IV, Le héros sur le champ de bataille; V, Les œuvres pacifiques du héros; VI, Le héros, désillusionné, fuit le monde et accomplit dans la solitude le parachèvement de son œuvre et de sa vie... Environ *soixante-dix* thèmes, dont plusieurs, heureusement, sont très voisins les uns des autres, servent à construire cette partition énorme... La première partie, le *Héros*, est véritablement assez héroïque : les idées qui, peut-être, n'ont pas une substance très forte, ont du moins un élan rythmique, une allure véhémente et fière, dont l'effet est encore augmenté par l'éclat et la richesse d'une admirable instrumentation... Après le héros, qui s'est ainsi posé en pleine lumière, voici ses ennemis, représentés par une suite de thèmes contournés et grimaçants, encore aiguisés par d'aigres harmonies, comme par le timbre sec et railleur des « bois ». Tout cela a une âpreté spirituelle et une vivacité ironique qui sont fort divertissantes; l'arrangement en est, d'ailleurs, d'une extrême adresse. C'est maintenant le tour de la compagne du héros : un long solo de violon, presque un concerto, symbolise son charme, sa séduction et son caprice. Symbolise, ou voudrait symboliser, car je dois confesser que toute la force expressive que j'avais trouvée aux deux parties précédentes me paraît avoir disparu ici. Charme, séduction, caprice et coquetterie, je n'ai rien aperçu de toutes ces choses, et je les ignorerais encore si l'on ne m'avait bénévolement enseigné leur existence. Je n'ai vu qu'un long concerto de violon, à peu près dépourvu d'idées saillantes, de sens et de suite tout à la fois; vers la fin seulement lorsque la compagne du héros se laisse toucher par son amour, j'ai pris du plaisir à la sonorité de quelques épisodes d'orchestre, quoique d'inquiétantes dissonances soient venues le troubler... Mais ces dissonances ne sont rien encore. La quatrième partie, la bataille, en contient bien d'autres et de plus effroyables. Ici, pendant presque toute la durée du fragment, trois tons, et parfois quatre, à ce qu'il m'a semblé, existent à la fois, se froissent, se heurtent, se combattent avec une impitoyable dureté. Je ne ferais pas à M. Strauss un reproche de ces discordances, bien que la brutalité en soit plus laide et plus criarde que de raison, si du moins *elles servaient à quelque chose*, si leur audace et leur violence d'abord, si, plus tard, leur apaisement finissaient vraiment par produire une puissante impression de lutte furieuse, de bataille sans merci, puis de victoire et de triomphe! Mais j'ai beau savoir que ces pages ont enivré les foules allemandes, qu'elles y ont reconnu la plus saisissante expression musicale du combat et de la guerre, je n'ai rien éprouvé de tel; je n'ai pas senti un moment d'émotion et d'entraînement; je n'ai pas trouvé le grand élan irrésistible dont on m'avait parlé; bien au contraire, j'y ai vu sans cesse le désordre et la confusion d'innombrables petits conflits. Et peut-être bien n'est-il pas utile, pour un tel résultat, d'accumuler tant de laideurs harmoniques. Je consens que ce soit une bataille; mais c'est alors la bataille des tonalités, sans plus... La cinquième partie, les œuvres pacifiques du héros, est assez difficilement intelligible à quiconque ne connaît point par cœur toute la musique de M. Strauss. Le compositeur a en effet eu la pensée de représenter les « œuvres pacifiques » par des réminiscences de ses propres œuvres antérieures : *Don Juan, Macbeth, Mort et Transfiguration, Don Quichotte, Zarathustra*; cela fait une vingtaine de thèmes nouveaux qui s'introduisent successivement, sans nulle raison musicale, dans un ouvrage où les thèmes étaient déjà en nombre suffisant. L'attention la plus concentrée est impuissante à suivre et à reconnaître dans leur défilé ces idées étrangères; on ne sait d'où l'on vient ni où l'on va; un morceau de cette sorte n'a aucune forme appréciable, et c'est un des plus beaux exemples que je sache du tort qu'une préoccupation littéraire peut faire à la musique... La dernière partie, où reviennent les souvenirs des temps anciens, de l'amour et de la lutte, s'achève dans l'apaisement et la sérénité de la mort : le thème initial du héros, clamé par les cuivres, reparaît et se déploie en de solennelles harmonies... Vous pensez bien que je n'ai pu vous montrer tout ce que contient une telle œuvre; tout au plus s'il m'a été permis de vous dire les sensations principales que j'ai tirées de son audition. M. Richard Strauss est-il vraiment l'héritier de Wagner et de Beethoven? C'est beaucoup dire, et ces noms l'écrasent de leur poids. Ecartons-les. Ce que l'on doit reconnaître, c'est que l'artiste capable d'écrire *Heldenleben*, possède une grandeur en ses desseins, une énergie dans la volonté et une puissance dans la mise en œuvre que l'on rencontre rarement. Mais, cela dit, je n'aime dans son œuvre ni l'esprit ni le cœur, si je puis ainsi parler; ni le système musical selon lequel elle est composée, ni l'essence musicale dont elle est faite. Les idées en sont très rarement belles, rarement originales aussi; elles n'ont pas de plénitude ni de profondeur. Elles sont disposées, enchaînées et développées suivant des raisons de littérature et non suivant des raisons de musique. C'est la doctrine et c'est la pratique du poème symphonique, non de la symphonie. J'ai trop souvent exposé comment cette doctrine et cette pratique me semblaient contraires à la musique même pour qu'il soit besoin de le redire aujourd'hui... En revanche, il est impossible d'entendre *Heldenleben*, comme *Zarathustra* ou *Mort et Transfiguration*, sans goûter d'autres qualités que M. Strauss possède à un degré extraordinaire : son savoir de contrepointiste et la dextérité avec laquelle il unit, mêle, fait marcher ensemble d'innombrables parties; surtout il est impossible de ne point admirer son orchestre : orchestre d'autant plus admirable qu'il lui appartient en propre; qu'il n'est point du tout l'orchestre de Wagner, ni celui de Berlioz, ni d'aucun autre. Il serait bien plutôt l'orchestre classique, renouvelé et enrichi de toutes les ressources de notre temps. Il est solide et souple à la fois, éclatant et délicat; et sa sonorité a toute la plénitude et la profondeur que n'ont point les idées de M. Richard Strauss. Si M. Strauss s'apparente aux maîtres de la musique, c'est par son orchestre que se fait l'alliance.

L'interprétation de la symphonie en *ut* mineur a été fort intéressante et souvent fort belle; beaucoup moins fantaisiste d'ailleurs que l'an passé celle de la symphonie en *la*, que M. Strauss avait conduite un peu comme si c'eût été une œuvre de Chopin et non de Beethoven... Hier je n'ai guère aimé l'exécution de l'*andante*, qui m'a paru trop gracieuse et d'une suavité vraiment excessive. Mais le premier morceau fut traduit à merveille : avec une chaleur et aussi une intelligence singulière du sens musical. Quant au *scherzo*, et à l'illustre crescendo qui mène au *finale*, ils furent admirables; et rarement on sut mieux leur donner leur valeur. Je sais bien que quelques détails encore peuvent sembler douteux, comme certain élargissement du thème des cors dans le dernier morceau. Mais en son ensemble ce fut l'interprétation d'un véritable musicien, une interprétation vivante, émouvante, passionnée, non point froide et figée. Et certes la symphonie en *ut* mineur reste toujours belle, même lorsqu'elle est morte. Mais qu'elle est sublime lorsqu'elle vit!

PIERRE LALO.